

Articles du 6 mai 2010

Castella solitaire et solidaire pour Haïti

Sur l'affiche réalisée pour l'occasion, Botero l'a représenté comme un torero poupin et joufflu. On préfère le portrait, nerveux et ardent, de son copain Sylvain Fraysse. Sébastien Castella n'est pas de la famille des poupins, il est de celle des tranchants et plutôt de celle des gonflés que des joufflus. jeudi 13 à Nîmes, il combat gratuitement six toros de six élevages différents au profit des sinistrés d'Haïti. Les éleveurs de Nuñez del Cuvillo, Garcigrande, el Pilar, Albarreal, Victoriano del Rio, Alcurrucen ont donné un toro, la société de Simon Casas et les employés municipaux des arènes travailleront bénévolement. L'habit de lumières de Castella sera mis aux enchères. But de l'opération : réunir 1 million d'euros pour Haïti. Dès le tremblement de terre le torero a pris cette initiative : « avec ce geste, je veux être là en première ligne ». On peut rapprocher son panache de cette déclaration qu'il avait faite pour condamner les « corridas » organisées l'hiver dernier à Las Vegas et qui se sont achevées en fiasco : « la tauromachie est quelque chose de sérieux, remplie de romantisme et de sentiments. Ma conception de la tauromachie va bien au-delà de Las Vegas et de l'argent. » Pour la novillada matinale de la Cape d'Or intégrée à la journée, les élevages français de Blohorn, Gallon, Luc et Marc Jalabert, Olivier Fernay (Virgen Maria) Robert Margé, Simon Casas et Marie Sara (los Galos) n'ont pas été en reste. Ils ont offert chacun un novillo.

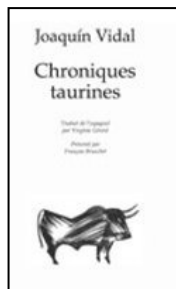
Jacques Durand

Vidal, une plume de toro

Pour certains grands moments, Joaquin Vidal envoyait la gomme dès l'introït : « toréer, c'est ça ! Trois minutes après le début de sa faena au quatrième toro, Curro Romero avait déjà réalisé tout le toreo. » Ou alors : « aux alentours de sept heures et demie du soir, jaillit un taureau de caste brava... » Bastoncito de Baltasar iban le 7 juin 1994. Ou encore : « le toreo à son sommet ! Voilà à quoi se consacra Luis Francisco Esplà le soir de son retour à Madrid. » Souvent on entrait dans les chroniques de El Pais de Joaquin Vidal comme dans un conte. Un conte merveilleux ou aigre ou les deux, avec quelques chevaliers blancs, les toreros purs et rares qui toréent avec le ventre de la muleta et le pied en avant. Avec des méchants, ceux qui corrompent ou affaiblissent la caste des toros et les manipulent comme dans la chronique « Ici sévit une mafia ». Avec des imposteurs : les toreros qui reculent la jambe et torée du bout de la muleta. Ceux-ci et ceux là, Joaquin Vidal les a coincés au bout de sa plume caustique et exigeante pendant 26 ans. La fin des chroniques pouvait aussi avoir le ton définitif du conte avec son futur indépassable, infaillible et congelé dans le passé simple. Exemple la chute de la chronique du 9 juin 1985, consacrée à Antoñete et à Curro Romero encore : « le reste fut une clameur, le toreo, la gloire ». A jamais, pour toujours. Entre la fin de la corrida de Madrid et la dictée par téléphone, près des toilettes dames de Las Ventas à la sténo d'El Pais, Joaquin Vidal avait parfois moins de 20 minutes. Le temps, à peu près, d'un combat. Lui le menait avec et contre les mots qui sont mansos et bravos. C'était suffisant pour célébrer quelques uns, peu, vilipender les autres, beaucoup. Ceux de la muleta

plissée et du pico, du petit pas en arrière, des piques assassines. Au tableau d'honneur des reseñas publiées par les Fondeurs de Briques : Curro Romero, Rincon, Esplà, Antoñete, le toro Bastoncito, Ruiz Miguel, Joselito pour son solo du 2 mai 96, José Tomas une fois, Nimenno II avec un Victorino Martin. Extrait : « il construisit une grande faena de la main droite, qu'il revalorisa même à la fin en réussissant avec lenteur et émotion esthétique deux séries extraordinaires de naturelles. » On ne dira jamais assez la fièvre du passé simple. Les louanges de Joaquin Vidal n'étaient pas, par contre, une assurance sur la vie. Il pouvait démolir le récipiendaire le lendemain ou la phrase suivante because les fameux plis de la muleta, le pico, le pas en arrière. Donc un esprit libre et donc détesté par le milieu taurin qu'il fuyait mais un écrivain apprécié d'Esplà, de Curro Romero, de lecteurs non aficionados. Libre au point de faire parler les toros. Le 2 octobre 1988, il entend parfaitement le quatrième toro de Victorino Martin dire à Ruiz Miguel : « je t'attends ici, mon cœur ; montre-nous que tu as des couilles. » Et il en eut. Sa littérature défendait brillamment une éthique de la corrida : la sincérité, l'authenticité dans le combat, le sérieux du toro. Pas étonnant que le premier texte du livre soit consacré à la mémoire du charpentier coffreur Juanito Parra, gardien, pendant 40 ans à Las Ventas, de l'orthodoxie taurine. Le jour où ses copains de ciment ne l'ont plus vu gradin 8, file 6 place 9, c'est qu'il était mort. Et avec beaucoup de suite dans les idées. En effet un arrêt cardiaque l'a enlevé à « l'esprit du 8 » dans la rue la plus taurine de Madrid : calle Victoria. Sur sa tâche de critique taurin Joaquin Vidal livre une jolie analyse dans « Reste encore à la raconter ». Il montre bien le conflit qui peut naître entre lui et lui. Entre lui aficionado passionné et lui journaliste, entre l'emballement du premier « qui oublie le journaliste » et le devoir de clairvoyance du second « qui se rebelle » contre cet oubli. Qui gagne ? « Bien sur, c'est le critère journalistique qui prime, raison pour laquelle il y a toujours le lendemain un aficionado pour vous interpeler et vous accuser : « hier vous n'avez pas dit que le cinquième taureau poussait vers l'intérieur. ». Vrai. Il ya toujours un taureau qui pousse vers l'intérieur, il y a toujours un aficionado qui l'a vu ou cru voir et qui vous fait le reproche de l'avoir omis. Devant ces embuches inhérentes à la complexité de rendre compte, ou rendre conte, de la corrida il avait fixé la règle à suivre : « que le texte soit à la hauteur du vécu. ». Ce choix de chroniques montre qu'il la suivait.

Jacques Durand



Joaquín Vidal

Chroniques
taurines.

Présenté par François Bruschet.

Les Fondeurs de Briques.
95 pages 14 euros